F. N. 14989

TOWARZYSTWO HISTORYCZNO LITERACKIE

Deuxième Année. — N° 11. 1er Juin 1922.

Les Amis de la Pologne

BULLETIN BI-MENSUEL

Rédacteur en Chef : Rosa BAILLY *Secrétaire de la Rédaction :* Henri de MONTFORT

Abonnements : 5 francs par an

RÉDACTION & ADMINISTRATION : 26, Rue de Grammont — PARIS-IIe

Téléphone : Central 17-27

Abonnements : 5 francs par an

POLONAISES

TABLEAUX DE

Franciszek EJSMOND

et de

Wincenty WODZINOWSKI

SOMMAIRE

La Quinzaine Polonaise. — R. B.
Nouvelles du bureau Ampol.
La Colonisation allemande en Pologne.
Lyon et la Pologne. — Martin Basse.
Franck le Sot. — Maria Konopnicka.
Les Trois Boudrys. — Ballade d'Adam Mickiewicz.
La Confédération de Bar.
Beniowski. — Poème de Jules Slowacki.
Notre Action : Nos présidents d'honneur. — Comités de Nantes et de Lyon. — En banlieue. — Une thèse sur la Pologne. — Divers.

LA QUINZAINE POLONAISE

Mai. — Une exposition flottante de la petite industrie polonaise se prépare sur la Vistule ; elle partira de Cracovie en mai pour aboutir à Dantzig en août. 35 lieux de stationnement sont prévus. — Le mark polonais est coté officiellement à la Bourse de Paris.

3 *mai.* — La fête nationale polonaise est célébrée avec éclat dans toute la Pologne.

5 *mai.* — Le ministère pour l'unification des territoires de l'ex-occupation prussienne est liquidé, sa tâche étant terminée.

6 *mai.* — Le délégué du gouvernement polonais à Wilno remet ses pouvoirs au nouveau palatin, M. Valérien Roman, et rentre à Varsovie.

8 *mai.* — On signale de Florence qu'à l'Exposition du Livre, la France et la Pologne sont au premier plan des exposants.

10 *mai.* — M. Ladislas Mickiewicz, le fils du grand poète, est accueilli à Poznan et Varsovie avec un enthousiasme indescriptible. Les étudiants s'attèlent à sa voiture.

11 *mai.* — L'Union des associations polonaises signale à M. Skirmunt, ministre des Affaires Etrangères, les abus qui se multiplient à Dantzig contre les Polonais : ils sont assujettis à des impôts plus lourds que les autres habitants ; leurs Sociétés commerciales n'ont pas le droit d'acquérir des immeubles, etc. — A la Diète, il est demandé l'augmentation du nombre des mandats pour les populations urbaines. La Diète ratifie la convention polono-française accordant aux ouvriers polonais en France et aux ouvriers français en Pologne les mêmes droits qu'aux nationaux. L'heure de l'Europe Centrale est adoptée pour la Pologne, au lieu de l'heure orientale.

12 *mai.* — M. Ladislas Mickiewicz est nommé commandeur de l'Ordre « Polonia Restituta ». — Séance plénière de la Diète à l'occasion de la ratification des traités conclus entre la France et la Pologne (politique, pétrolier, commercial). — Des traités de commerce sont en préparation entre Pologne et Suisse, Pologne et Japon. — Les Foires orientales de Léopol sont représentées à la Foire de Paris.

14 *mai.* — A Gênes, il est décidé que les questions de Wilno et de la Galicie orientale ne seront pas remises en discussion; les délégués de la Pologne et de la Petite-Entente, dans le cas contraire, eussent quitté la Conférence.

15 *mai.* — M. Ponikowski, ministre de l'Instruction publique, invite une centaine d'écoliers français à venir passer huit jours en Pologne.

17 *mai.* — Le franc cote 368, la livre sterling 17.950, le dollar 3.995.

21 *mai.* — A Montmorency, près de Paris, pèlerinage annuel aux tombes des proscrits polonais.

NOUVELLES DU BUREAU « AMPOL »

La production de la houille haute-silésienne.

Selon les données statistiques qui viennent d'être publiées, la production de la houille de la Haute-Silésie, pour le premier trimestre courant, s'est élevée à 8 millions 783.343 tonnes. Les mines utilisèrent pour leurs propres besoins 822.842 tonnes, et il a été distribué aux ouvriers 276.238 tonnes. Il a été expédié en Allemagne 2.930.311 tonnes, en Pologne 869.992 tonnes, en Autriche 789.161 tonnes, en Tchéco-Slovaquie 191.249 tonnes, en Italie 225.535 tonnes, en Hongrie 72.754 tonnes, à Dantzig 57.193 tonnes, à Memel 10.500 tonnes. L'exportation totale par voie fluviale s'est élevée à 188.660 tonnes.

La situation en Pologne du 28 avril au 5 mai.

Les nouvelles de Gênes sont considérées comme peu rassurantes, et une certaine appréhension se fait jour dans l'opinion et dans les journaux. On considère que leurs tentatives infructueuses pour maîtriser la Russie ont causé l'affaiblissement de l'autorité des Alliés, ainsi que le sans-gêne des Soviets. Tout cela aurait pu être évité si les puissances de l'Entente avaient voulu profiter de l'expérience de la Pologne qui, depuis un an, pour l'exécution des clauses du Traité de Riga, se heurte sans cesse aux difficultés d'exécution soulevées par la mauvaise foi des bolcheviks. Le débat engagé entre MM. Lloyd

George et Poincaré apparaît devant l'opinion polonaise comme une lutte entre la politique égoïste et étroite du Premier anglais et « la politique française défendant la justice et le droit, et, quoiqu'en disent ses adversaires, réellement inspirée par le désir sincère de collaborer à l'œuvre du rétablissement d'une paix durable en Europe ».

Comment les Allemands comprennent l'attribution de la Haute-Silésie à la Pologne.

On écrit de Varsovie :

« On pouvait penser jusqu'ici que l'Allemagne avait mis un terme à sa propagande en Haute-Silésie et qu'elle avait accepté la sentence arbitrale prononcée à Genève par le Conseil de la Société des Nations. Il n'en est rien. Qu'on en juge plutôt par la lettre dont nous donnons ci-après copie et dont nous garantissons l'absolue authenticité.

« Elle a été reçue par une maison de commission de Varsovie en relations avec une maison allemande.

« Neusalz, le 28 avril 1922.

« Nous prenons connaissance du contenu de votre lettre et regrettons de ne pouvoir vous faire une offre pour les marchandises en question. De même nous ne pouvons vous donner l'indication de fabriques en mesure de fournir dans la branche technique et chimique, dans un territoire qui doit maintenant appartenir à la Pologne, car nous ne connaissons pas de semblable territoire. *La Haute-Silésie reste comme auparavant allemande* et reçoit simplement pour une durée de quinze ans une administration mixte. Nous refusons, en ce qui nous concerne, de provoquer des relations d'affaires entre les maisons de Haute-Silésie et de Pologne.

Signé : Gebruter GARVE.

« Il ne s'agit pas là d'un fait isolé, car le boycottage économique que l'Allemagne pratique officiellement à l'égard de la Pologne ne fait qu'encourager les négociants berlinois aux impudences qu'on a lues plus haut. Qu'on permette aux Allemands de violer encore un peu le Traité de Versailles et ils adresseront aussi de semblables lettres aux commerçants de l'Alsace-Lorraine. »

La statistique du mouvement maritime dans le port de Dantzig pour l'année 1921.

Selon les données qui viennent d'être publiées 2.632 navires représentant un tonnage de 1.568.336 tonnes ont mouillé dans le port de Dantzig. Selon les nationalités, ce mouvement maritime se présente comme suit : il est arrivé 70 bâtiments américains, 210 anglais, 10 belges, 195 danois, 17 esthoniens, 23 finlandais, 30 français, 255 dantzicois, 1 irlandais, 1 japonais, 31 lettons, 197 allemands, 75 hollandais, 88 norvégiens, 116 polonais, 119 suédois, 3 turcs, et 1 italien.

La Colonisation Allemande en Pologne

Pendant un siècle et demi, la Prusse, aidée après 1871 de toute l'Allemagne, a tenté de « coloniser » les terres polonaises qu'elle tenait sous sa domination. Elle n'a pas épargné les milliards ; elle a forgé tout exprès des lois qui violaient le droit des gens. Dans cette lutte pour la terre, le génie d'un Bismarck s'est aidé du chauvinisme enragé des particuliers. Ce sont pourtant les Polonais qui l'ont emporté.

Les péripéties du combat nous sont présentées dans un savant ouvrage de M. Pierre CHARTIER, docteur en droit ; *La Colonisation allemande dans l'ancienne Pologne prussienne, et ses conséquences actuelles* (Paris : Jouve et Cie; Lwow, Altenberg; Poznan : Au coin de France).

Déjà au Moyen-Age, les moines Cisterciens avaient fait appel à des Allemands pour défricher les forêts polonaises; des bourgeois allemands s'étaient établis à Poznan et Gniezno. Au XVII[e] siècle, de grandes familles polonaises protestantes avaient accueilli des luthériens allemands. Toutefois, l'influence allemande en Pologne était insignifiante avant les partages ; ce ne fut qu'après 1772 que Frédéric II, roi de Prusse, entreprit la « colonisation » des provinces polonaises dont il s'était indignement saisi.

Son plan était vaste, et il l'appliqua avec ténacité. Car, pour être un brigand, Frédéric-le-Grand n'en était pas moins un remarquable organisateur. On retrouve dans ses procédés l'intelligence que célébra Voltaire, et le manque de scrupules que vilipenda ce même Voltaire quand il en fut victime à son tour. Frédéric s'occupa de trouver des colons par des agents qui parcouraient l'Allemagne, en faisant aux paysans d'éblouissantes promesses, et qui dépeuplaient au profit du roi de Prusse la Bavière, la Saxe et autres Etats, dont les princes témoignèrent le plus vif mécontentement. Mais l'habile Frédéric sait profiter des circonstances : là où les impôts sont augmentés, là où se produisent des persécutions religieuses, il envoie ses recruteurs.

A ces colons, il faut des femmes. Le grand roi fait donc enlever en Pologne sept mille jeunes filles, en exigeant encore que les parents désespérés payent une dot.

Trois cent mille Allemands environ furent ainsi installés dans la province de l'Est ; 900 villages avaient été créés. Et Frédéric avait porté un coup terrible à ces Polonais qu'il détestait, et dont il assurait « qu'il ne fallait pas se laisser arrêter *par un vain scrupule de légalité* pour s'en débarrasser ». Lui-même acheta des biens polonais, et permit aux roturiers allemands, contrairement aux lois, d'acquérir des terres polonaises seigneuriales.

Cette « marotte » colonisatrice de Frédéric II, comme on nomma son vaste dessein, préoccupa moins ses successeurs. Avant d'arriver à son véritable continuateur, Bismarck, nous voyons la colonisation alternativement pratiquée et négligée. Frédéric-Guillaume II fait venir des

Saxons ; et après le deuxième partage, en 1773, les fonctionnaires prussiens se ruent sur les nouvelles provinces et les pillent littéralement.

Frédéric-Guillaume III améliore les anciennes colonies, sans trop chercher à en créer de nouvelles. Mais les circonstances vont le servir. Les troupes de Napoléon occupent les provinces polonaises et consomment leur blé, que le Blocus Continental empêche, du reste, d'exporter en Angleterre ; les propriétaires fonciers sont ruinés et empruntent à des taux exorbitants au gouvernement prussien, qui fait vendre leurs terres, quelques années plus tard, pour se rembourser. Pourtant, Frédéric-Guillaume III garde quelque bienveillance pour les Polonais, et n'écoute pas le conseiller Grumer qui demande, par trois moyens, leur suppression; il soutient, au contraire, le ministre Zerboni dit Sposetti, d'origine italienne, qui fonde en 1821, pour ouvrir des crédits aux propriétaires polonais, la « Société de Crédit Foncier pour le Grand-Duché de Poznan ».

1830 marque un changement dans la politique du gouvernement prussien, car Henri von Flottwell, nouveau Président du Grand-Duché de Poznan, est un ennemi acharné des Polonais. La noblesse poznanienne a consenti de lourds sacrifices matériels pour soutenir l'insurrection de la Pologne russe, elle s'est endettée et mise à la merci des colonisateurs allemands. Flottwell obtient un *fonds de colonisation* pour racheter les terres polonaises, qu'il fait vendre par autorité de justice. Un nouveau revirement politique, avec l'avènement de Frédéric-Guillaume IV, amène la suppression de ce fonds. Mais en 1848, c'est la fin de tout crédit pour les propriétaires fonciers, la presque disparition de la « Société du Crédit Foncier ». Les mauvaises récoltes, les épizooties, la crise agricole de 1857, qui fut ressentie par toute l'Europe, achèvent la ruine des propriétaires poznaniens et les ventes forcées se multiplient. Pour compléter la débâcle, une nouvelle « Société de Crédit Foncier », entièrement allemande, se forme en 1857. La propriété polonaise diminue de près de 125.000 hectares entre 1840 et 1860. De 1861 à 1886, les Allemands achètent encore près de 300.000 hectares. Les grandes propriétés sont presque toutes entre leurs mains. Quant à la petite propriété, elle reste encore, pour les deux tiers, aux mains des Polonais.

C'est alors que commence une âpre période de colonisation intensive, où les Allemands s'efforcent d'exterminer les Polonais.

Le chef cynique de cette politique, le digne successeur de Frédéric II, fut le prince de Bismarck. Il voulait, du reste, arrêter les progrès de la sozial démocratie, en multipliant les petites propriétés, et diminuer l'émigration des Allemands à l'étranger qui prenait des proportions dangereuses (220.901 émigrants en 1881).

Il fait voter, le 2 avril 1886, une loi qui accorde un fonds de 100 millions de marks à la colonisation. Cette somme sera confié à une Commission spéciale, l'A. K. ; on achètera des terres partout où il s'agira de renforcer l'élément allemand; on « sauvera » celles qui risqueraient de tomber aux mains « ennemies »; on fondera des foyers de germanisme dans les centres restés purement polonais.

La loi du 20 avril 1898 porte le fonds primitif à 200 millions de marks. En 1902, il passe à 350 millions. On ne compte plus, du moment qu'il s'agit d'écraser les Polonais.

Car la *furor teutonicus* s'est déchaînée contre eux. Les particuliers fondent des foules de ligues antipolonaises, dont la plus célèbre est *l'Ostmarkverein*, créée en 1894 sous le coup de l'indignation causée aux bons patriotes allemands par la modération du chancelier Caprivi. Ils vinrent par milliers, tout fumants, en référer à Bismarck, dont les exhortations achevèrent de les embraser, et la Ligue sortit de ce farouche élan. Ce fut *l'H. K. T.*, ainsi nommée des initiales de ses promoteurs (Hanesemann, Kennemann,, Tiedemann). Elle comptait, en 1914, 50.000 membres. L'A. K. trouva en elle une auxiliaire incomparable, car le besoin d'espionnage propre aux Germains pouvait s'y donner libre cours. Ils épiaient, ils dénonçaient, ils faisaient tendre aux Polonais des pièges juridiques, et ne laissaient passer aucune occasion de les persécuter.

Mais les Polonais ripostaient. Ils apportaient ruse et organisation, contre l'organisation et la ruse de leurs ennemis. Ils avaient contre eux des machines de guerre qui étaient des lois, et ils ne pouvaient en fabriquer de semblables pour eux-mêmes ; ils apprirent à tourner celles de leurs adversaires et à les rendre impuissantes. Ils n'avaient pas de subventions, mais ils mirent en commun leurs ressources. On leur dénie parfois les qualités d'organisateurs : les Allemands les leur ont reconnues, et bien à contre-cœur. Le chancelier de Bulow déclare au Landtag, en lui demandant une mesure extrême : « C'est pour nous *défendre* contre eux. Actuellement, la situation est telle que la propriété allemande... *va disparaître sous l'envahissement des colonies polonaises. Les Polonais travaillent avec méthode pour ôter la prépondérance aux Allemands dans l'Est.* » Ce langage est-il celui d'un puissant vainqueur? Convient-il au *Deutschland uber alles?*

Quelles étaient ces manœuvres polonaises? Un « Livre noir », publié en Galicie, à Léopol, où les propriétaires polonais qui vendaient leurs terres étaient inscrits comme traîtres ; des banques, qui faisaient concurrence à l'A. K., achetaient des terres et les morcelaient entre des colons polonais; la « Banque de Secours » de Poznan, qui venait en aide aux propriétaires endettés; enfin, et surtout, 24 Sociétés coopératives de lotissement.

Le gouvernement prussien, ne pouvant venir à bout de ces Sociétés, en dépit des difficultés qu'il leur suscitait, fit voter la « loi d'établissement », en 1904. Nul ne pouvait bâtir de maison d'habitation sans une autorisation spéciale. Et de ces autorisations, il en fut accordé 4, en deux ans, sur plusieurs milliers de demandes. La moindre modification exécutée dans une maison déclenchait enquête et procès. Parfois, l'autorisation, déjà accordée, était retirée au cours des travaux de construction : le Polonais était ruiné, sans toit, et ses biens offerts aux Allemands. On imagine les scènes navrantes entre le gendarme prussien et le paysan polonais.

Un cas est resté célèbre : celui du pauvre diable, ancien ouvrier mineur, qui, obligé d'abandonner sa maison à demi-construite, se réfugia dans une grange, en fut délogé, se gîta dans un trou, y fut poursuivi, tua un gendarme et se suicida.

Il ne restait plus aux Allemands qu'à chasser les Polonais *manu militari*. Ils crurent donner une apparence de légalité à cette mesure odieuse en votant la « loi d'expropriation », du 20 mars 1908, par laquelle l'Etat s'arrogeait le droit d'exproprier des terres jusqu'à concurrence de 70.000 hectares. Cette loi, qui renversait les fondements du droit, ne fut guère appliquée. Peut-être les Allemands n'osèrent-ils ?

Et c'est alors qu'éclata la guerre, qui devait abattre sur le sol de France ces contempteurs de la justice, déjà vaincus en l'oznanie par la force morale des Polonais.

LYON et la POLOGNE dans le Passé

Les Lyonnais ont, à diverses reprises dans l'histoire, manifesté leur sympathie pour la vaillante nation polonaise.

Il y a quatre-vingt-dix ans, au moment où Varsovie s'insurgea, les républicains lyonnais constituaient un comité de secours à la Pologne. Ses principaux membres étaient Pierre Lortet, Gilibert, Laforest, futur maire de Lyon. On organisa au Palais des Arts un Bazar dit « Bazar Polonais », dont les marchandises étaient fournies par des dons et vendues au bénéfice des insurgés, tout comme dans nos ventes de charité. Une poétesse, alors à Lyon, Marceline Desbordes-Valmore, adressait en strophes enflammées des appels à l'opinion. Les dames lyonnaises donnèrent leurs bijoux. Le nombre des lots du Bazar atteignit 4.416. Ils furent mis en loterie au prix de 5 francs le billet.

Varsovie, assiégée par l'armée russe, tomba. Lyon secourut les émigrés polonais.

Une médaille fut frappée et vendue à leur profit. Œuvre de Barre, elle reproduisait le profil de Kosciusko et portait au revers l'inscription : « Les Patriotes lyonnais à leurs frères de Pologne ». Le premier exemplaire de la médaille fut remis au général Lafayette.

L'étude très documentée que M. Marc Brisac publia, il y a douze ans dans la *Revue d'Histoire de Lyon*, donne des renseignements fort intéressants sur l'organisation du Bazar Polonais, sur la popularité qui entourait les insurgés varsoviens et sur l'enthousiasme avec lequel furent accueillies les légions polonaises traversant Lyon après la défaite.

Les débris des corps d'armée des généraux Rybinski et Gielgud venant de Varsovie par Strasbourg étaient dirigés sur le dépôt de réfugiés d'Avignon.

Une importante colonne arriva à Lyon le 13 février 1832 par le bateau à vapeur de la Saône pavoisé aux couleurs françaises et polonaises. La foule qui couvrait les quais salua leur arrivée par ses acclamations.

« Pendant le séjour à Lyon des Polonais, toute la ville était en émoi. Dans les rues, on ne voyait que groupes s'arrachant les Polonais pour leur offrir à manger et à boire. Le soir, les réfugiés assistaient aux représentations des théâtres. Le 15 février, on jouait au Grand-Théâtre la *Vieille*, opéra-comique de Scribe et Germain Delavigne, dont le sujet est un épisode se passant en Russie. La salle contenait un grand nombre d'officiers polonais. Après la représentation, un acteur chanta la *Varsovienne*, dont le refrain :

Polonais, à la baïonnette!
C'est le cri par nous adopté.
En mourant, le tambour répète :
Vive, vive la liberté!

souleva l'enthousiasme. Au dernier couplet, les drapeaux français et polonais tenus par les chanteurs Saint-Ange et Auzet furent mêlés, aux bravos de la salle ».

Le 16 février, arrivée d'une nouvelle colonne d'émigrés par le faubourg de Bresse. Lyonnais, gardes nationaux, anciens grognards des armées impériales vont à leur rencontre. Un banquet leur est offert sous la présidence des docteurs Dupasquier et Trolliet. On boit à « la restauration des Polonais ». On chante la *Parisienne*, la *Varsovienne*, *la Marseillaise*.

Encore un passage de troupes polonaises le 17 février. Toute l'ancienne garde nationale leur fait escorte et, au milieu d'une population enthousiaste les conduit à l'Hôtel de Ville.

Le soir, banquet de cinq cents couverts. Discours du docteur Gilibert qui boit « à la Pologne universelle », de Lortet qui stigmatise « les assassins de la Pologne et leurs complices », d'Arlès-Dufour qui porte un toast « à l'alliance des peuples et à la civilisation du monde ». Déjà!

Dans les localités du Rhône, de l'Ain, de l'Isère, où passaient les colonnes polonaises, des réceptions étaient organisées par les éléments républicains, les anciens combattants, les organisations ouvrières et les adeptes des sociétés secrètes.

La charité lyonnaise ne fournit pas seulement des subsides aux réfugiés, elle les vêtit, les chaussa, donna des livres à leurs enfants, hospitalisa leurs malades.

***

Les Lyonnais de 1831 et 1832 qui déploraient la défaite de l'insurrection polonaise et réconfortaient les soldats vaincus et exilés, avaient peut-être foi dans les revanches du droit et de la justice. Elles sont venues complètes. La résurrection de la Pologne a été l'un de nos buts de guerre. La jeune nation tirée du tombeau va monter, à l'est de l'Allemagne, une garde dont bénéficiera notre sécurité.

Mais, en ces heures de triomphe, il convient de rappeler le souvenir des jours de défaite et de deuil. Le développement des amitiés entre Lyon et la Pologne peut y puiser un élément de cette solidité que donne seule l'épreuve des années. Les Lyonnais nos grands-pères s'enthousiasmèrent pour la Pologne. Ils nous ont légué leur foi dans maints discours et maintes poésies. Les musiques de nos régiments ont popularisé à Lyon l'air fameux des *Allobroges* : elles l'ont joué sur les rives du Rhin. Souvenons-nous que l'un des couplets contenait ces vers :

Réveille-toi, Polonais héroïque,
Car pour t'aider je m'avance à grands pas.
Secoue enfin ton sommeil léthargique,
Et sois-en sûr, tu ne périras pas.

Notre Pierre Dupont n'avait-il pas, lui aussi, chanté la Pologne martyre et dit sa foi dans sa résurrection :

Les Cosaques et les Pandours
Ont comme nous d'humaines fibres.
Des Romanoffs et des Habsbourg,
Un jour ou l'autre ils seront libres.
.....
Dieu doit la liberté du monde
Au râle d'un peuple martyr.

Martin BASSE.

(Extrait du *Salut Public.*)

FRANEK LE SOT

Nouvelle de Marie Konopnicka

(Traduite avec l'autorisation de l'auteur

par J. BOUIC - GASZTOWTT)

La rive basse de la Narew bouillonnait, pour ainsi dire, de gazouillements d'oiseaux. Toute la partie de cette rive basse qui s'étend en zig-zag des marais de Pelczyn (1) jusqu'à Zajki (2) vibre en ce moment comme une corde d'instrument qu'on aurait effleurée.

L'heure était matinale, le ciel pur : le jeune soleil d'avril ne s'était pas encore élevé au-dessus de la terre, et, après avoir embrasé un lambeau seulement de l'horizon, semait devant lui cette lueur rose-dorée que boivent avec tant d'avidité les eaux et l'atmosphère silencieuse.

A cet endroit, tout était lumineux, transparent, imprégné de lumière.

Dans le fond, le paysage s'assombrissait. Là-bas fumaient comme une forge les marécages stagnants et les bas-fonds boueux qui s'étendent jusqu'à la Biebrza; les petits lacs et les mares respiraient d'un souffle chaud et leur vapeur montait en une colonne grise, ou bien retombait comme une étoffe déchirée, sans laisser pénétrer le regard au fond des roseaux, des joncs et des broussailles qui y poussent en foule.

C'est précisément de ces roseaux et de ces joncs que partait, sonore, l'étourdissant vacarme des oiseaux. C'est là que chantaient les bécasses, les râles de genêts, les foulques criards et les coureurs boueux. C'est de là que s'élançaient les vanneaux hurleurs, les butors et les poules d'eau; c'est là que se faisait entendre le plongeon, que prenaient leurs ébats les canards sauvages tapageurs et les cancs d'étang, dont le cri monotone semble vriller les oreilles, et les sarcelles légères. C'est là que s'abattaient les martins-pêcheurs et les mouettes c'est là que le milan, planant très haut, faisait des cercles dans l'air; c'est là que le héron, lui aussi, agitant ses ailes comme un soufflet de forge, prenait son vol lourd et pénible...

Le tapage était si divers, composé de voix si variées, qu'il couvrait complètement le murmure de la rivière; elle se frayait une route à travers les roseaux et bruissait en dessinant, parmi ces îles et ces touffes de joncs, comme des petits bassins tranquilles, qui reflétaient l'azur du ciel, et qu'on aurait dit faits exprès pour cette cohue ailée.

A ce moment, d'une des îles, un vol de canards sauvages qui s'étaient abattus pendant la nuit dans les roseaux, s'élança avec des cris épouvantables. La bande s'était élevée, mais elle ne s'envolait pourtant pas, et battait des ailes au-dessus de l'île, comme à l'approche d'un épervier.

D'abord, on ne vit rien, puis, bientôt, du milieu même des roseaux émergea une tête humaine, couverte de cheveux décolorés et en désordre, se distinguant peu, quant à la couleur, des roseaux jaunis de l'année précédente. Cette tête était plantée sur un long cou et démesurément maigre, et en plus d'une crinière de chanvre abondante et retombant sur le front, elle possédait deux yeux gris, d'une profondeur lumineuse peu ordinaire, un visage maigre, hâlé, et une grande bouche aux lèvres minces, qu'un sourire bizarre, plein de tristesse et de confusion, rendait plus large encore.

Autour de cette tête, entre les tiges jaunies des joncs, se dressaient dru des roseaux à la tige brune, des débris d'acore et de grandes touffes duveteuses de nielle, formant un fond original à ces yeux largement ouverts, où passaient certains éclairs de finesse et d'obstination, et au fond desquels gisait un ancien et inconsolable chagrin.

Ces yeux dans leurs paupières, ce sourire sur les lèvres, cette tête tout entière parmi les roseaux, gardaient une telle immobilité que les canards, ayant soudain abaissé leur vol, la frappaient presque de leurs ailes, en couvrant l'île d'un nuage bruyant et agité.

Au-dessus de ce nuage, semblables à des éclairs, filaient dans l'air de brunes hirondelles de rivage dont les nids noirs semblaient, sur le fond de la rive argileuse et plus élevée de la rivière, des balles enfoncées dans un mur après une fusillade acharnée.

Leurs voix perçantes pénétraient, claires, flûtées et hautes, dans le concert sourd et obstiné de la bande de canards.

Elles aussi s'étonnaient, effrayées de quelque chose d'inconnu. Seule, une petite mésange, voletant sur les touffes d'une herbe rousse, presque sur la masse décolorée des cheveux de cette tête, gazouillait tout bas, en agitant sa petite tête, et en regardant, tantôt d'un œil, tantôt

(1) Situés en Posnanie.

(2) Village de Lithuanie. Mais les scènes racontées dans cette nouvelle se passent dans l'ancienne Pologne *russe*, où existaient beaucoup de colonies allemandes. L'auteur y combat la fièvre d'émigration en Amérique, qui avait saisi les paysans polonais, et qu'elle a décrite admirablement dans son poème : *M. Balcer au Brésil.*

de l'autre, ces oiseaux criards et farouches. S'il n'y avait pas eu tout à fait autant de bruit, on aurait même pu comprendre ce que signifiait ce gazouillement.

...Qu'y a-t-il à craindre? Qu'y a-t-il à craindre? semblait dire l'oiselet.

C'est la tête de Franek le Sot... Oui, c'est la tête de Franek le Sot... rien de plus... Qu'y a-t-il à craindre? Qu'y a-t-il à craindre?

...Je la reconnais... Je la reconnais parfaitement... Elle repose ici dans une barque tous les soirs; elle se relève de la barque tous les matins... Qu'y a-t-il à craindre? Qu'y a-t-il à craindre?

...Elle ne nous fera aucun mal... ne prendra pas nos œufs... n'effrayera pas nos petits... Qu'y a-t-il à craindre?

...Mais oui, c'est Franek le Sot... le Sot... le Sot Franek... Qu'y a-t-il à craindre? Qu'y a-t-il à craindre?

Soudain, la mésange coupa son gazouillement d'un effroyable sifflement,et, comme une pelote, tomba au fond des roseaux.

Son petit œil avait aperçu un épervier planant très haut dans l'air, et qui, immobile sur ses ailes allongées, tâchait de découvrir sa proie matinale.

Sans lui, le gazouillant oiselet eût peut-être raconté toute l'histoire de Franek le Sot.Il aurait dit comme quoi, venu on ne sait d'où, il avait grandi près de la rivière, tels ces herbes folles ou ces roseaux de la rive; comment les vieilles racontaient qu'une noyée l'avait mis au monde dans un nid de héron; comment, aussitôt qu'il devint un petit garçon, il fut « sot » et le resta depuis; comme quoi il n'eut jamais assez d'esprit pour travailler; comme quoi, il vivait l'été de la rivière et de son filet, et l'hiver de la charité des gens. Il aurait peut-être dit aussi combien cette charité était amère... amère... amère!... Comment les fillettes riaient de Franek le Sot; comment les enfants des villages couraient en bande après lui, combien l'hiver long et rude, dans un hangar au lieu d'une chambre. Il aurait dit combien le soleil était bon et charitable de revenir au printemps, comme s'il avait oublié quelque chose. Oui, il revient, et il réchauffe les roseaux, les îles du rivage, il réveille les poissons dans l'eau, il rougit les baies sur la lisière des bois, et vivifie Franek le Sot. Et comme la rivière est bonne et charitable de protéger Franek le Sot, et, comme autrefois dans le nid de héron, de le bercer maintenant sur les îles et les herbes folles! Et comme la terre est bonne, bonne et charitable, de faire que sur les champs des paysans, parmi les épis pleins des propriétaires, il en naisse aussi de maigres qui servent de nourriture au misérable en formant ce pain noir, lavé de ses larmes, qui, bien qu'amer... amer... oh! si amer!... retient pourtant son âme dans son corps, et le souffle de vie dans sa poitrine, pour quelque temps au moins... pour quelque temps...

Il aurait peut-être dit encore combien ce misérable chérit cette rivière, cette terre et ce soleil; comment, de sa main maigre et noire, il caresse les tiges veloutées des roseaux et les rubans verts des acores; comme durant des heures entières, il contemple l'eau ou le soleil en se parlant à lui-même, en ayant des larmes dans les yeux; comment, ensuite, il se jette soudain sur la terre et s'y presse, absolument comme un enfant sur le sein de sa mère. Eh! naturellement! il est si sot, le sot Franek!

Cependant, dans l'eau et dans l'air, il y avait de plus en plus de lueurs. Cela frissonnait, tremblotait, miroitait, comme une traînée de brillants décomposée en milliers de petits arcs-en-ciel.

A côté de la tête qui se dressait immobile dans les roseaux apparut maintenant une main maigre et noirâtre qui abrita les yeux. Cette main et ce bras tremblaient jusqu'à l'épaule; visiblement, ils manquaient de force et de vigueur. Et, peut-être aussi le froid de la nuit et des herbes humides les imprégnait-il encore.

Enfin, le soleil jaillit en un grand rayonnement et jeta dans la rivière une gerbe de feu à laquelle les flots arrachèrent des milliards d'étincelles, et coulèrent azurés et dorés. La rive se tut soudain comme éblouie par ce choc aveuglant de lumière ; seulement, les lèvres de la tête qui se dressait dans les roseaux sourirent silencieusement, avec joie, et la tête, après s'être balancée des deux côtés en une admiration immense et toujours nouvelle, disparut soudain au milieu des panaches arrosés d'argent de la nielle et des roseaux, dont les lances brunes s'enflammèrent d'un or roussâtre.

Un instant après, Franek le Sot sortit du fouillis des plantes aquatiques, se secoua, se redressa, et, ayant pris sur son épaule un filet fixé à une longue gaule, d'un pas allongé, il suivit la rivière.

C'était un paysan chétif et misérablement vêtu. Le lambeau de vieux paletot, posé sur son dos, ne devait pas lui tenir bien chaud, car il avait le visage livide et ses lèvres tremblaient. Une chemise de toile bise et des pantalons pareils serrés à la taille par une courroie à la boucle abîmée, et rattachés aux chevilles par une ficelle, des chaussures en écorce de saule, un sac de toile sur le dos, composaient tout son avoir. Il était tête nue.

A la campagne, à peu près dans toutes nos provinces le « sot » se distingue particulièrement et à première vue par l'absence de toute coiffure. Hiver et été, il va ainsi sur les routes comme s'il était chez lui.

Le soleil le brûle, la pluie le mouille, le vent le sèche, la gelée le mord, et lui, comme s'il voulait reprocher au bon Dieu cette misère de sa pauvre tête sotte, il la porte découverte sous le ciel, dans la tempête et le beau temps, le jour et la nuit, désarmée, livrée au rire des hommes, visible à l'aube et aux étoiles, et parfois leur empruntant de ces éclairs, de ces lueurs, qui se projettent si loin en arrière et en avant, et telles que les têtes sages, protégées par de confortables bonnets de peau de mouton, n'en ont même pas l'idée. La tête d'un « sot », d'un « innocent » de la campagne, c'est un sujet d'études très curieux. C'est parfois la tête d'un philosophe, parfois celle d'un poète, toujours celle de Lazare.

En elle, comme dans un prisme étrange, se reflète toute la misère de la rude vie des paysans, et tous leurs rêves d'or naïfs et presque enfantins. De ces traits à l'expression éteinte, de ces sourires fanés, de ces prunelles troubles, jaillit soudain la source inopinément vive de quelque idée plus vieille que Piast, traversant notre terre en veines d'or, de quelque sentiment resplendissant comme la lumière de l'aurore, et qui ne sait pas lui-même si son jour viendra jamais.

La tête du « sot » est revêtue le plus souvent d'une épaisse toison de cheveux décolorés; on dirait cette quenouille des Rusalki (1) dont une fileuse invisible et inconnue du « sot » lui-même, tire un fil gris démesurément long et embrouillé, le fil des rêveries, à propos d'idées venues on ne sait comment dans une pareille cervelle, et qui y travaillent inconsciemment, mais infatigablement, soit en y jaillissant soudain avec force comme une

(1) Déesse des eaux.

flamme, soit en y dormant, tranquilles et muettes, comme la semence jetée dans le champ avant l'hiver. La tête du « sot » avec cette fantaisie qui y travaille à sa propre manière, avec cette ignorance de l'ordre du monde et de la vie en dehors d'elle-même, c'est l'alambic par lequel la pensée des têtes sages ordinaires passe aux têtes de génie.

Le peuple des campagnes, s'il rit du « sot », l'entoure pourtant instinctivement d'un respect presque superstitieux. Le « sot » dans le peuple, c'est presque la même chose que le « sage »; il est même peut-être plus sage que les autres, mais autrement, d'une sagesse qui n'est pas de ce monde.

Parfois, le « sot » n'est pas sot, il est simplement malheureux. Il est certain que les « sots de naissance » sont les plus nombreux ; mais il arrive aussi dans le monde que la chaumière d'un pauvre homme brûle avec tout ce qu'elle renferme, ou que la maladie lui emporte sa famille jusqu'à la dernière tête, ou que l'inondation détrempe tellement son champ et l'enlise si bien que c'est comme s'il n'y en avait plus ; alors, souvent, celui-là prend place parmi les « sots »; il n'a plus soin de rien, ne se casse la tête pour rien, et se contente de vaguer dans la vie en contemplant la terre et le ciel, jusqu'à ce que la mort l'éteigne dans quelque coin. Ce qui, ailleurs, est névrose, mélancolie, découragement, blasphème, désespoir, tout cela chez nous s'appelle « sottise ».

Parfois, le « sot » est si sot qu'il ne sent rien lui-même de sa propre sottise. C'est un idiot, un abruti. Un tel être est méprisé du peuple, qui le met au niveau du bétail. Mais on verra tel autre parcourir les routes en apôtre, en prophète, en « ange possédé »; un pareil « sot » possède en soi quelque chose d'un élément de la nature. Il parle à la terre, il parle à l'eau, il parle au vent et au feu.

Indolent, affamé, dépenaillé, il impose par la majesté de sa faiblesse, de son irresponsabilité, de son rapport immédiat avec le doigt de Dieu qui l'a marqué pour une pareille existence!

Sous l'épaisse frondaison de ses cheveux de lin, tantôt le « sot » considère le monde d'un regard large et égaré dépassant de beaucoup les limites du village, tantôt il y jette des clins d'yeux obliques, pleins d'une mordante raillerie, ou d'une triste ironie; tantôt, enfin, c'est avec une profonde mélancolie et un désir impérieux du néant qu'il fixe sur le sol ses yeux vitreux et ternes, comme s'il regardait sa propre tombe ouverte. Il a aussi par instant des regards vifs, distraits, remuants, comme ceux d'un enfant pour qui le rire est aussi près des larmes que le chagrin est proche de toute joie.

C'est de cette façon que Franek le Sot considérait en ce moment le « monde du bon Dieu » en suivant le cours de la Narew. Il allait vers l'Est presque droit sur le soleil, en fendant profondément les herbes trempées de rosée, et en souriant à ce beau temps bleu qui exhalait tout autour de lui la fraîcheur matinale.

A en juger par sa poitrine menue, par ses reins étroits et enfantins, par ses mouvements vifs et agiles, on l'aurait pris pour un tout jeune garçon; mais quand le vent s'élevait de la rivière et lui enlevait du front toute son épaisseur de cheveux de lin, on y voyait une teinte jaune, inerte, profondément creusée de rides qui avaient dû s'y incruster durant de longues années.

Un des caractères principaux de tous les « sots » est qu'on ne peut leur donner d'âge. Parfois, un adolescent paraît un vieillard, d'autres fois un homme très vieux garde en lui-même une inaltérable jeunesse, non sujette à se flétrir.

De ceux-là, on dit que « saint Jean les a regardés », car il est bien connu que cet évangéliste, comparé à l'aigle, eut aussi la jeunesse de l'aigle prophétisant du haut des rochers et conservant pour l'éternité son corps toujours vierge.

Cela vit et vit, et les années passent à côté, en effleurant à peine la tête ainsi prédestinée.

Ils sont en proie à la misère, à la famine; mais aussi ils ont à l'âme comme des ailes, qui les empêchent de s'embourber dans aucune aventure grave, mais les portent au-dessus du cours rapide de la vie, en ne laissant arriver jusqu'à eux presque aucun besoin, de sorte qu'aucune privation ne les atteint qu'à peine.

Franek le Sot vivait ainsi en ce monde, de sa misère et de sa « sottise ». Depuis combien de temps vivait-il? On n'en savait rien, lui-même ne savait pas compter ses années. Parfois, il disait se souvenir des Français, quand ils marchaient vers Serock (1); une autre fois, il prétendait avoir été lui-même un petit enfant quand Hérode avait ordonné le massacre des Innocents; enfin, il lui arrivait de raconter qu'il n'était pas né du tout, mais était et avait été comme ça « tout seul par lui-même ».

Les enfants ouvraient la bouche en l'écoutant, les vieilles secouaient la tête, les paysans riaient. Mais celui dont la mémoire plongeait le plus loin qu'il soit possible ne pouvait tirer autre chose de ce puits ténébreux, sinon que, dans son jeune temps, « Franek le Sot » se promenait déjà dans le monde comme aujourd'hui. Etait-ce le même, ou en était-ce un autre, on n'en aurait pas juré, mais il y était. On sait bien que chaque époque a ses « sots », et que personne ne tient registre de cette misérable engeance, pas même Jésus-Christ en personne au ciel.

Les jeunes filles disaient en riant de Franek qu'un « fils de noyée » comme lui ne vieillit pas, parce que sa mère le lave tous les jours dans une triple rosée. Rien de plus vrai. Seulement, ce n'était pas une noyée qui le lavait, c'était la terre-mère avec sa rosée, qui lavait chaque jour sa pauvre tête, et aussi ces nuages du ciel, et ses larmes à lui-même. Or, il y en avait plus encore que de gouttes de rosée céleste.

Les gens aimaient Franek, bien qu'il fût souvent morose et peu enclin à la plaisanterie ; mais, quand cela le prenait, il pérorait comme s'il avait lu dans un livre en ajoutant une chose à une autre, en tirant une chose d'une autre. Alors, il ne regardait pas plus les gens que s'ils n'avaient pas été là; des lueurs lui couraient sur la figure, pareilles à ces clartés qui se jouent au coucher du soleil, et il fixait attentivement ses yeux dans l'air, quelque part, comme s'il contemplait tout ce qu'il débitait ; seuls, ses cils et ses paupières frémissaient.

Durant le printemps et l'été, on le rencontrait peu au village. Dès qu'un vent plus chaud avait soufflé sur la rivière, il le sentait aussitôt, même s'il était en train de porter la cuillère à sa bouche, ou s'il se trouvait enfoui dans la paille, quelque part au grenier. Aussitôt, il se levait, s'accrochait son sac en travers sur le dos, prenait son paquet sur son épaule, et affirmait qu'il allait trouver « sa mère ». Il ne portait jamais de bâton, il disait qu'aucun chien ne lui chercherait noise, parce qu'il avait pour patron saint Lazare; or, on savait que les chiens lui lèchent les pieds.

(*A suivre.*)

(1) Pendant les guerres de l'empereur Napoléon, en 1812.

LES TROIS BOUDRYS

(Ballade d'Adam MICKIEWICZ)

I

Le vieux Litvanien Boudrys
Avait trois gaillards pour fils.
Il les appelle et s'adresse aux trois frères :
« Vos chevaux sont-ils sellés ?
Dans la cour amenez-les !
Aiguisez-moi le fer de vos rapières.

II

Car on m'a dit à Vilna
Que la trompe sonnera
Trois grands combats aux trois coins de la terre.
Krieystout court sus aux Teutons,
Olgierd au Russe, et, dit-on,
Aux Polonais Skirgiell fera la guerre.

III

Vous êtes jeunes, hardis,
Allez servir le pays,
Et que les dieux litvaniens vous défendent.
Moi, je ne puis guerroyer,
Mais je veux vous conseiller.
Vous êtes trois, trois routes vous attendent.

IV

Avec Olgierd l'un ira,
Chez les Russiens, il prendra
De Nowgorod s'il peut forcer la place,
Hermines en quantité,
Voiles de tulle argenté,
Ecus tassés comme monceaux de glace.

V

Le second avec Krieystout
Doit s'enrôler et surtout
Que des Teutons il hache la racaille!
Pour l'ambre, on marche dessus,
Là, quels merveilleux tissus !
Les diamants brillent sur leur prêtraille.

VI

Avec Skirgiell le dernier
En Pologne ira piller
Là, nulle part la richesse ne brille,
Mais il y pourra choisir
Boucliers, dards à plaisir,
Et m'amener même.. une belle-fille.

VII

La Polonaise, vraiment !
Est-il rien de plus charmant ?
Pour la gaîté, c'est une jeune chatte ;
Un teint plus blanc que le lait,
Sous des cils noirs à souhait
Des yeux brillants et dont la flamme éclate.

VIII

De là, voici cinquante ans,
Quand j'étais en mon printemps,
J'ai pour moitié pris une Polonaise.
Elle est morte, et, cependant,
De ce côté regardant,
Je la revois, et je tressaille d'aise. »

IX

Après ces sages avis,
Le vieillard bénit ses fils.
Vite à cheval! l'arme au flanc! puis, en route!
L'hiver fuit, l'automne est loin,
Les fils ne reviennent point.
Boudrys se dit : Tous trois sont morts sans doute.

X

A travers neige et frimas,
Un guerrier accourt là-bas...
Que de butin! comme cela lui pèse!
« Que cache donc ton manteau?
De roubles un plein tonneau?
— Non, père, non, c'est une Polonaise! »

XI

A travers neige et frimas,
Un guerrier accourt, là-bas...
Que de butin! comme cela lui pèse!
« Qu'as-tu donc sous ton manteau?
D'ambre de Prusse un tonneau?
— Non, père, non, c'est une Polonaise! »

XII

A travers neige et frimas,
Un guerrier accourt, là-bas...
Quel gros butin! ton manteau forme bosse?
Mais, sans qu'il l'ait déplié,
Le vieux Boudrys a crié :
« Prions les gens pour la troisième noce! »

(*Traduction de* Venceslas GASZTOWTT.)

LA CONFÉDÉRATION DE BAR

✣ ✣ ✣

Il nous a paru nécessaire de rappeler à nos lecteurs un épisode de l'histoire de Pologne : la Confédération de Bar, à laquelle de continuelles allusions sont faites dans « Beniowski ».

Sous le règne du dernier roi de Pologne, Stanislas-Auguste Poniatowski, favori de Catherine II, élu sous sa pression, la situation du pays était devenue terrible. L'influence de la Russie représentée à Varsovie par son ambassadeur Repnine, s'y exerçait de plus en plus ouvertement. Il combattait tous les essais de réformes salutaires, fomentait les réclamations des « dissidents » (non catholiques, soi-disant lésés), allait même jusqu'à faire transporter en Sibérie, de sa propre autorité, quatre sénateurs qui, à la Diète, avaient repoussé ses propositions (1767). Dans ces conditions, l'alliance avec la Russie et la loi sur les dissidents avaient été acceptées, ou plutôt imposées (1768). Par une hypocrisie flagrante, Catherine II, autocrate par excellence, se faisait le défenseur des « libertés opprimées! » Inutile de dire, en effet, que ces fameux dissidents n'étaient nullement persécutés, mais servaient de prétexte à une ingérence politique intéressée. Pour combattre cette influence russe, des « Confédérations » armées se formèrent. (Ces organisations étaient prévues, en cas de nécessité, par la Constitution polonaise de 1572). La plus importante, à laquelle se réunirent bientôt toutes les autres fut la *Confédération de Bar* (1768-1771). L'évêque de Kamieniec (en Podolie), Adam Krasinski, en avait été le promoteur ; ses principaux chefs furent : les Pulawski, surtout Casimir, qui devait périr plus tard en combattant pour l'indépendance des Etats-Unis. Pendant trois ans, les Confédérés firent la guerre de partisans. On trouve dans *l'Histoire de l'Anarchie de Pologne et du Démembrement de cette République*, de Rulhière, le détail des actes d'héroïsme des Confédérés et des cruautés des officiers russes et des paysans de l'Ukraine, soudoyés d'abord, massacrés ensuite, par les troupes de Catherine II. La Confédération de Bar recevait des subsides de Choiseul; celui-ci lui envoya même quelques officiers, comme le comte de Choisy, qui se conduisit bravement à Cracovie ; Dumouriez, qui ne sut qu'intriguer, et Vioménil, qui arriva trop tard. Mais, ni ces secours insuffisants, ni l'aide de la Turquie, déclarant la guerre à la Russie tout exprès, et vaincue par elle, n'empêchèrent la Confédération de succomber après un essai avorté d'enlèvement du roi. Cette tentative héroïque, qu'on peut regarder comme la première des insurrections nationales polonaises, eut pour résultat de précipiter le premier partage, déjà arrêté en principe à Berlin et à Pétersbourg, et accepté avec une feinte douleur par la dévote Marie-Thérèse (1772).

La Confédération de Bar avait gagné toute la Pologne. Bar est une ville d'Ukraine, et c'est dans cette Ukraine *unie* à la Pologne par le pacte de Horodlo (1413), qu'eurent lieu les principaux combats, mais l'action patriotique s'était étendue à la Lithuanie où commandaient Sapieha, Pac, Zaremba, Miezwynski, Kossakowski, et poussa une offensive heureuse sur Cracovie, où, malheureusement, les chefs ne purent se maintenir. Les confédérés de Bar étaient, avant tout, des patriotes. Ils représentaient intégralement le sentiment national de l'immense majorité du pays. Très traditionnellement catholiques — ce qui leur valut un pamphlet de Voltaire et l'accusation de fanatisme — ils étaient, en même temps, de véritables républicains, et luttaient avec conviction contre les abus du pouvoir royal électif, dont Stanislas-Auguste abusait en le mettant au service de l'étranger.

Les confédérés de Bar survivants furent les premiers émigrés polonais. C'est vers la Turquie que se dirigea leur exode. Ils y furent fraternellement accueillis, et les tombeaux des principaux d'entre eux se trouvent à Constantinople dans l'église Sainte-Marie Draperis. Parmi les martyrs nationaux du mouvement, notons le célèbre P. Marc, Carme, thaumaturge, patriote exalté, mais, en même temps, diplomate habile, sur lequel Slowacki écrivit également un poème et qui avait été leur principal « animateur » pour employer l'expression moderne. Il a laissé dans la mémoire populaire une légende vivace, mais, en même temps, il sut négocier habilement avec la Sublime Porte.

Le Cosaque Sawa (Calinski) fut également un confédéré ardent, et une victime des Russes. C'est encore une de ces figures historiques et légendaires qui ont donné au dernier mouvement militaire de la Pologne encore officiellement indépendante — le premier de la Pologne révoltée contre l'oppression — cette auréole poétique qui a séduit tant d'écrivains. N'oublions pas, d'ailleurs, que l'Ukraine, cette douloureuse terre des massacres, fut toujours un pays intensément artistique. La poésie des steppes et les chants des Cosaques du Dniepr sont universellement admirés. Slowacki, né à Krzemieniec, en Volhynie, où son père était professeur de littérature, dut, évidemment, subir, dès son enfance, l'influence des légendes populaires sur les héros qui l'ont plus tard inspiré.

Blessé (*Tableau de STANISLAS BAGIENSKI*).

BENIOWSKI

par Jules SLOWACKI

(Suite)

L'action de ce poème a lieu dans la campagne polonaise, pendant le XVIII^e^ *siècle, au moment de la Confédération de Bar. Aussi les scènes en sont-elles tantôt gracieuses, tantôt terribles.*

Un jeune gentilhomme ruiné, Casimir Beniowski, avant de s'engager dans les troupes de la Confédération, fait ses adieux à la belle Aniela, fille du Staroste de l'endroit, tandis que Dzieduszycki, un traître, demande sa main au Staroste.

XXXII

Il est vrai qu'il rejetait tout sur les ordres du roi; mais le roi le reniait, comme cela se fait toujours; il reniait son serviteur de même que saint Pierre renia son Maître par trois fois ; toute la faute retomba sur le coq, coupable d'avoir chanté. De sorte que toutes les éclaboussures étaient pour M. le Régimentaire; amant de Gradywa; il les portait gravement et cachait sa vengeance *in petto* comme les Italiens qui se vengent... *stiletto.*

XXXIII

En attendant, il désirait faire un riche mariage ; aussi, il toisa du regard toutes les maisons des environs, et la meilleure de toutes lui parut à cet effet ce grand château pittoresque, perché comme un nid d'aigle, où demeurait ce staroste, demi-gentilhomme, demi-roi, demi-Caton, demi-fou et demi-rejeton des Césars de Rome ; petit vieillard au front demi-chauve, père d'une fille qui était un demi-ange.

XXXIV

Son beau-père choisi, il arriva tout seul, déclara ses intentions au père, à la demoiselle, fit valoir son arbre généalogique, — et ne souffla mot du bain sanglant qu'il avait voulu administrer aux Confédérés — mais il parlait sans cesse du Roi, en retroussant sa moustache, en rejetant ses manches en arrière : — il aimait à boire, et détestait les chats.

XXXV

En revanche, il adorait les chiens, quand il s'était humecté le gosier... Il permettait parfois, au bichon d'Aniela de lui lécher les moustaches ; les chiens étaient sa folie ; il recommandait même à son intendant de laisser ses chiens mordre les paysans, ayant coutume de dire que cela les guérissait du mal de dents et par suite de la rage. — Il avait pourtant un bon côté — ses anévrismes.

XXXVI

Cela prouvait qu'il avait un cœur. — Et la tête? nulle maladie ne venait attester l'existence de sa tête. Un tronc grossier avec un œil de hibou sur un cou toujours immobile, voilà l'homme ; petit être remuant, sourire et salut de serpent ; politesse extrême, ce qui est un grand point chez un noble gentilhomme! Grande connaissance du monde, des pays et des hommes, et beaucoup de tout ce qui jette de la poudre aux yeux.

XXXVII

Ce seigneur accompli était donc à table à la droite même de M. le Staroste ; il lui mettait marché en main, et sur son front, on pouvait lire la sanglante impatience qui le rongeait : il avait noyé ses yeux de faucon dans les yeux du vieillard, tenait dans sa main droite les mains de son beau-père ; sa main gauche était étendue sur la table droit vers son verre, et il disait : « Staroste!

XXXVIII

« Aussi vrai que je suis un honnête homme! aussi vrai que je suis un bon Polonais, je ne demande qu'à faire le bonheur de votre fille ; croyez-moi, Staroste, et soyez-moi propice. » Ici, désirant ranimer un peu sa voix mourante, il prit son verre; il buvait comme une botte trouée, et il avait coutume de faire la grimace après boire ; lorsqu'il eut absorbé près d'un litre de vin, il rida, puis rasséréna son front parcheminé.

XXXIX

S'étant déridé de la sorte, il se retourna vers le maître du château : « Staroste! consentez à notre bonheur! » Ce disant, il serrait sous la table les genoux de son futur beau-père, et ces yeux si terribles pour les paysans, ces yeux rouges, ces yeux de démon étaient devenus tout sucre et tout miel — et, comme ceux de l'épervier, ils étaient bordés d'une paupière d'un rouge humide.

XL

Le Staroste à moitié endormi, mais toujours poli, restait assis sans répondre, car c'était un seigneur qui voulait avoir ses sûretés, surtout à l'aspect de ce visage jaune, orné de moustaches, car il ne l'ignorait pas, il pouvait s'attirer une colère éternelle, colère qui sait attendre mais pour payer sa dette plus tard avec usure. Il restait donc froid, mais il se gonflait un peu — de voir un grand seigneur concourir pour la main de sa fille.

XLI

Il ne répondait rien, parce qu'il dormait déjà à moitié — et que d'ailleurs il ne voulait pas répondre. M. Dzieduszycki recommença ses supplications, croisa les mains comme pour faire sa prière ; déjà il commençait par ses paroles mielleuses à s'insinuer dans le cœur de Staroste à moitié endormi, déjà il voyait poindre le sourire qui précède partout le dernier mot, le mot si doux : « Soit, j'y consens ! »

XLII

Tout en pérorant, il étendit sur la table ses deux mains humblement croisées, et écarquilla ses yeux étincelants fixés sur le Staroste ; — car un sourire somnolent lui annonçait qu'il avait conquis une femme grâce à l'ivresse. — Tout à coup, il se gonfla comme un serpent, poussa un hurlement, et se releva, — mais ses deux mains restèrent sur la table, et sur ses mains il vit un papier et un aigle surmonté d'une couronne.

XLIII

Cet aigle était sur le papier — et le papier était cloué à ses mains par un couteau turc... La douleur le courbe en arcade au-dessus de cette feuille mystérieuse, ses yeux y restent fixés. — Vous diriez qu'il la lit, et que c'est elle qui jette ces couleurs livides sur son visage jaunissant. Un Père Carme se tenait silencieux derrière la table, et contemplait les tortures de ce pâle lecteur.

XLIV

Le châtelain réveillé — regarda d'abord le moine, puis les murailles, et se leva lentement, la main sur la poignée de son sabre, la fureur dans les yeux; c'est à peine s'il pouvait se contenir en lui-même... Mais il croyait que c'était un rêve qui lui apportait ces visions, tant était étrange le silence d'alentour, ce papier subitement cloué à la table, le gémissement de Dzieduszycki — et le regard du Carme.

XLV

Depuis longtemps, il se fût élancé sur son sabre d'un bond de léopard ; — mais, à parler franchement..., il croyait que son rêve lui jouait la pièce de Mozart, qu'il assistait à l'opéra de Don Juan, lorsque la terre entr'ouverte jette le commandeur au milieu d'une soirée musicale et d'un souper : tant il était difficile de savoir au premier abord si ce prêtre était de chair et d'os, ou s'il était de pierre.

XLVI

La nuit touchait au milieu de sa course ; le coq chantait sans s'arrêter, les lumières avaient des mèches déjà longues ; sur les tours du château hululait l'oiseau de Minerve, et à une des fenêtres brillait la lune dorée. — Vous connaissez l'action de cet astre sur les nerfs. — La lune brillait donc à la fenêtre, — d'étranges bruits roulaient sur le toit, on aurait dit des gémissements sépulcraux. — Enfin, le seigneur de Ladawa recouvra la parole.

XLVII

« Qui es-tu ? » Le prêtre resta muet. « Que fais-tu ici, moine ? Que veut dire ce papier ? Par Lucifer ! » Ici Dzieduszycki gémit d'une voix étouffée, du gémissement d'un homme qui se meurt. Il regarda — ou plutôt voulut regarder, car dans le calice de ses paupières il n'y avait plus d'yeux ; une blancheur mate y brillait seule comme dans une brisure de miroir ; plus rien que le verre — les prunelles s'étaient enfuies dans le cerveau.

XLVIII

Le Staroste le vit, et recula pâle comme la cire, ou comme les yeux mêmes de Dzieduszycki qui le cherchaient en vain ; mais, superbe dans sa retraite, il n'appela pas ses gens, d'autant plus que le Carme était grand — et que lui-même était petit. Plus d'une fois, au contraire, M. le Staroste avait tonné contre ses égaux, donné la schlague à ses inférieurs, comptant sur sa petite taille et sur sa gravité.

XLIX

En revanche, toutes les étincelles de ses yeux, il les alluma ; toutes les rides de son front, il les réunit ensemble. Jupiter lui-même dans son courroux eût été fier d'une expression si olympienne. Le prêtre ainsi foudroyé ne tomba pas en poussière, mais il jeta un caillou contre la vitre d'une fenêtre. A ce signal, tous les couloirs, toutes les chambres éclatèrent de ce cri de tonnerre : « *Les Confédérés !* »

L

Le staroste baissa la tête, — le prêtre s'approcha, et lui prit de la main son sabre incrusté d'or : « Pardonnez-moi, Monsieur, si je vous ai manqué d'égards, mais votre château nous était nécessaire ; quant aux gémissements de cet homme, ils sont mérités. C'est Dieu qui l'a humilié. Celui qui a souffert sur la croix un supplice sanglant, l'a mis entre nos mains ; or l'arrêt est infaillible : « quiconque a péché par le glaive, doit périr par le glaive ».

LI

Pendant ce discours, des visages ornés de moustaches apparaissaient à toutes les portes : ce n'étaient que *Kotpaks, Konfederatki, tchapki* carrées et rondes, *Kapuzy* et *paktaki*, et ces autres casquettes ayant des oreilles ou des ailes et qui tiennent lieu aux économes de couronnes de laurier. Lorsque cet essaim de casquettes accompagné d'un essaim de lanternes sourdes se fut montré, le prêtre dit : « Je suis *le père Marc !* (1) »

LII

Il s'arrêta, porta son regard sur le staroste, fronça le sourcil... et continua : « Pour avertir le kozak Sawa, qui se bat sur le pont avec les paysans, qu'on lance une fusée au sommet du château de Ladawa ! Et vous, mes frères, pas de pillage ici : vous n'êtes pas en pays conquis ; l'honorable châtelain sent lui-même que la résistance est inutile — et il capitule ».

(1) Personnage quasi légendaire qui fut l'âme de la Confédération de Bar.

LIII

Sur ce, le staroste s'écria : Je proteste, Messieurs, contre votre infâme trahison ; je sortirai de ce château en Romain, vous n'aurez rien de moi — non, pas même mes os ». — Ici le lecteur me pardonne sans doute quelques barbarismes dans ce discours : sinon qu'il daigne venir se reposer avec moi dans *Anielinki*, le bocage éclairé par la lune.

LIV

Oh ! là-bas la poésie ruisselle d'elle-même ! — Roméo ! prête-moi tes paroles enflammées. Du reste j'ai déjà l'Ourse avec Cassiopée, j'ai la lune et deux cœurs brisés, et Philomèle qui comme J. B. O. (1) (ce rossignol des enthousiastes de Londres) réveille de ses chants les aristocrates qui ont sommeil, si bien que tous le donnent aux cent mille diables.

LV

Oh ! là-bas la poésie nous attend. — Ne serait-ce que pour le charme des adieux, il vaudrait la peine d'avoir des amantes. Avez-vous jamais senti au moment fatal cette larme de cristal, lourde comme un diamant, ces mots : « Je vais aller mourir derrière la grille d'un couvent ! » Avez-vous entendu ces douces courantés jouées par toutes ces serinettes vivantes, et qui pourtant — je le jurerais — sont quelquefois sincères.

LVI

Avez-vous fait des adieux éternels ? Vous êtes-vous agenouillé ? Avez-vous arraché vos cheveux ? perdu le souffle ? la parole ? les couleurs ? votre portefeuille avec votre passeport, et cætera ?... Avez-vous juré de revenir après votre mort, comme des spectres tout blancs de rayons de lune ? de heurter à la fenêtre noire vos ailes de fantôme ? de vous jeter sur votre amante la nuit de ses noces et de l'emporter sur votre coursier et de vous abîmer sous terre avec elle ?

LVII

Le sort, après cela, vous a-t-il donné de ne plus revenir ? de conserver toujours nouvelle l'impression de cette tristesse, et d'attrister votre vie par le souvenir du passé ; de visiter les mers, les peuples, l'Egypte, Sparte, et de vous dire sans cesse : « Elle doit chanter en ce moment ! Maintenant elle a les yeux tournés vers la lune ! » — Hélas ! j'ai fait tous ces rêves, moi. — Mais sur une pyramide... pouah ! — je reçus une lettre qui m'annonçait qu'elle se mariait !

LVIII

Cela me troubla quelque peu — pas beaucoup... mais un peu, Dieu le sait ! — Il y a des hommes qui en pareil cas maudissent et méprisent ; moi je ne vois là qu'un triste événement. Deux comme cela — et mon cœur s'endurcira si bien, que ni myosotis, ni bluets ne pourront plus lui faire battre la campagne, et je n'écouterai plus rien que dot sur table.

LIX

Hélas ! mon amertume est telle, que j'oublie de toucher dans ce chant la corde des adieux. Ils chuchotèrent longtemps comme des saules pleureurs, et avec des roucoulements de colombes ; les larmes glacées furent séchées par les lèvres brûlantes, longtemps on entendit des battements de cœur, des gémissements, des paroles, des sanglots. Enfin ils se sont quittés. — Tout est fini ! — Horreur ! l'amour prend la livrée des souvenirs...

(*A suivre.*)

(1) J. B. O. initiales du nom d'un infatigable publiciste de l'émigration mort en 1870, très mordant dans la polémique, et ennemi acharné du parti aristocratique : ces initiales, dont il signait ses articles, sont devenus un surnom sous lequel il est encore connu. Son journal était : *La Nouvelle Pologne.*

NOTRE ACTION

NOS PRÉSIDENTS D'HONNEUR

Les « Amis de la Pologne » ont trois ans d'existence : avec le sentiment du devoir accompli, nous pouvons considérer le chemin parcouru et les résultats acquis en ce laps de temps, grâce au concours dévoué des nombreuses personnalités dont le patronage nous fut, dès la première heure, assuré ; nous comptons absolument que ces précieuses amitiés ne nous feront pas défaut pour la continuation de notre œuvre.

Au cours de la période qui vient de s'écouler, notre action s'est développée de telle sorte que nous constatons aujourd'hui la nécessité d'élargir les bases sur lesquelles elle repose, afin de la poursuivre plus énergiquement encore, et de la lier plus étroitement à celle du Groupe Parlementaire formé sous les auspices de notre excellent président, M. Louis MARIN, député de Nancy.

Telle est la raison pour laquelle nous avons constitué un Comité d'Honneur, et nous avons augmenté le nombre des membres de notre Conseil d'administration. Nous avons enfin trouvé une haute récompense de nos efforts, en recevant la permission d'inscrire comme Présidents d'Honneur des « Amis de la Pologne ». MM. Raymond POINCARÉ, les maréchaux de France FOCH et JOFFRE, S. Em. le Cardinal DUBOIS, et M. le Général WEYGAND, le sauveur de Varsovie. N'est-ce pas une preuve éclatante de l'exactitude de la pensée qui n'a cessé de nous inspirer, et de nous soutenir dans certains moments difficiles :

« *Travailler pour la Pologne, c'est aussi travailler pour la France!* »

Général DU MORIEZ.

COMITÉ DE NANTES

Une Conférence-Concert

On nous écrit de Nantes :

« Superbe concert de musique franco-polonaise, le 6 mai, organisé à Nantes pour la troisième année, par notre excellente collaboratrice Mlle Hélène KRYZANOWSKA et le Comité nantais des « Amis de la Pologne ». L'éminente pianiste-compositeur Hélène Kryzanowska était assistée de Mlle LE POHR, cantatrice remar-

quable de la Société Bach de Paris, professeur au Conservatoire de Rennes, et le brillant violoniste Paul MÜLLER, premier violon de la Schola Cantorum de Nantes. Parmi les compositions que le public acclama, citons la magnifique Polonaise en *mi-bémol*, de Chopin; la belle Sonate pour piano et violon, de Szymanowski; l'exquise *Berceuse* pour violon, et *l'Humoresque* pleine de verve et d'originalité d'H. Kryzanowska. La *Petite Ronde française*, de Guy Ropartz, jouit de son succès habituel, ainsi que la délicate et harmonieuse *Maison du Souvenir*, du regretté Gabriel Dupont. Le *Ménétrier*, de Wieniawski, souleva les bravos, ainsi que l'Ariette pour chant, de Paul Vidal. Au programme figuraient encore des morceaux de Stojowski, Rogowski, Zielenski.

Avant le concert, Mme Rosa BAILLY, dans une causerie pleine de cœur et d'éloquence, charma son nombreux et élégant auditoire par le récit de son voyage en Pologne. Elle fut fréquemment interrompue par de chaleureux applaudissements, et quantité d'auditeurs s'inscrivirent à l'entr'acte sur les listes des abonnés du Bulletin des « Amis de la Pologne ».

De cette belle et instructive soirée, la presse nantaise donnait le lendemain des comptes-rendus aussi détaillés qu'élogieux.

COMITÉ DE LYON

Le Comité des « Amis de la Pologne » a reçu de *l'École Normale de Radom* la lettre suivante, qu'il a transmise au Comité de Lyon :

Panstwowe Seminaryum nauczycielskie meskie.

« Au mois de novembre dernier, nous avons reçu de votre part une caisse de livres français que vous aviez eu la bonté de nous envoyer. Nous voudrions maintenant vous demander de nous mettre en rapport avec une École normale d'instituteurs, car il nous serait agréable de pouvoir communiquer avec nos camarades de travail. Nous, Polonais, comme vous, Français, nous comprenons très bien que c'est seulement par la culture et par le développement moral et spirituel que nous pouvons devenir maîtres dans la vie des nations, que la force de la culture est la vraie force dans le combat que nous devons soutenir contre la force brutale de la race germanique, et c'est dans le contact étroit avec la France que nous cherchons cette force.

« La base de la culture, c'est l'école primaire, et, par conséquent, l'École normale (qui s'appelle chez nous Séminaire d'instituteurs ou d'institutrices). En travaillant dans ces écoles, nous travaillons pour l'avenir.

« Agréez nos sentiments de respect et de profonde sympathie

Le Directeur (*illisible*).

La Secrétaire du Conseil d'administration :

A. SZCZÉPANIAKOWA.

L'École Normale d'Institutrices de Lyon, sur la proposition de Mme BARRETT-SPALIKOWSKA, a décidé de correspondre avec l'École normale de Radom, et de lui envoyer des livres.

EN BANLIEUE

Une Conférence de Mme Rosa Bailly au Raincy

LE SYNDICAT DES EMPLOYÉS DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE, Section du Raincy, avait prié Mme Rosa Bailly de donner une conférence sur la Pologne lors d'une de ses réunions mensuelles.

La conférence eut lieu, le 13 mai, dans le grand local que possède la Section du Raincy, sous la présidence de M. BOUDON, président de la Section, et devant un auditoire sympathique, constitué par les membres de la Section et ceux du patronage raincéen.

Mme Bailly commença par donner quelques indispensables précisions sur le chiffre de la population polonaise, l'importance du territoire polonais, etc. Elle dépeignit les villes de Pologne avec leurs beaux monuments anciens, leur confort tout moderne, les traces de leurs souffrances passées, leur allégresse recouvrée. Elle expliqua quelles difficultés la Pologne doit surmonter encore, mais insista sur la confiance que l'on peut garder en cette nation.

Le président et les assistants remercièrent vivement la conférencière, et souscrivirent des abonnements au Bulletin.

UNE THÈSE SUR LA POLOGNE

M. Pierre CHARTIER a présenté l'an dernier une thèse tout à fait remarquable sur *la Colonisation allemande dans l'ancienne Pologne prussienne et ses conséquences actuelles*. Nous en exposons aujourd'hui la première partie à nos lecteurs, nous leur ferons bientôt connaître la seconde.

M. Pierre Chartier a généreusement offert aux « Amis de la Pologne » la moitié du tirage de sa thèse. Un certain nombre d'exemplaires a été mis en vente à Léopol, par l'éditeur H. Altenberg, au profit des « Amis de la France à Léopol ».

Nous tenons à la disposition des conférenciers et des étudiants les quelques spécimens qui nous restent de ce très utile ouvrage, établi avec une impeccable méthode et une érudition qui a su utiliser toutes les sources, polonaises, allemandes et françaises.

DIVERS

Nous avons eu le plaisir d'offrir documents et brochures à M. MIMAUD, élève-maître à l'École Normale d'instituteurs de Parthenay (Deux-Sèvres), pour une conférence sur la Pologne.

⁂

Mme Jeanne FABRE, de Marseille, nous annonce l'envoi d'un paquet de vêtements d'enfants, pour la Croix-Rouge polonaise.

⁂

Il nous est demandé, par des professeurs polonais d'École normale, l'ouvrage de Th. SIMON, sur la *Psychologie expérimentale dans les Écoles normales*, et la *Flamme Immortelle*, de H.-G. WELLS.

⁂

Nous désirerions, pour la revue *Apprenons le Français*, des revues et un journal humoristique destinés à la jeunesse. Nous nous permettons de compter sur la générosité de nos lecteurs.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner pour un an au Bulletin bi-mensuel des " Amis de la Pologne ".

Ci-joint la somme de cinq francs (en billets, timbres ou mandat-carte). L'adresser à Mme Bailly, 26, rue de Grammont, Paris (2e).

Nom .....

Profession .....

Adresse .....

Le *19*

Signature :

LES AMIS DE LA POLOGNE

26, Rue de Grammont, PARIS (2e) — Téléph. : Central 17-27

PRÉSIDENTS D'HONNEUR

M. Raymond POINCARÉ ; MM. les Maréchaux de France FOCH et JOFFRE ; S. E. le Cardinal DUBOIS, Archevêque de Paris ; M. le Général WEYGAND.

COMITÉ D'HONNEUR

MM. le Baron d'ANTHOUARD, Ministre plénipotentiaire; Paul APPELL, Recteur de l'Université de Paris; Léon AUSCHER, Vice-Président du Touring-Club de France; BABINSKI; Mgr BAUDRILLART, Recteur de l'Institut catholique; Prince Roland BONAPARTE, Membre de l'Institut; MM. A. BOURDELLE; BONVALOT, Président du Comité Dupleix; Ferdinand BRUNOT, Doyen de la Faculté des Lettres de Paris; Ferdinand BUISSON, Député de la Seine; Alfred CROISET, de l'Institut; l'Amiral DEGOUY; Henri DESLANDRES, de l'Institut; Edouard HERRIOT, Député du Rhône, Maire de Lyon; Paul LABBÉ, Secrétaire général de l'Alliance Française; LACOUR-GAYET, de l'Institut; Paul LEFAIVRE, Ministre plénipotentiaire, ancien Ambassadeur extraordinaire; Georges LEYGUES, ancien Président du Conseil; l'Amiral NABONA; le Général NIESSEL, Chef de la Mission militaire française en Pologne; le Général PAU ; PETIT-DUTAILLIS; Gabriel SARRAZIN; TIRMAN, Conseiller d'Etat.

PRÉSIDENT : M. Louis MARIN, Député de Meurthe-et-Moselle.
VICE-PRÉSIDENTS : MM. le Général DU MORIEZ et REGAUD, Député du Rhône.
SECRÉTAIRE GÉNÉRALE : Mme Rosa BAILLY.
TRÉSORIER GÉNÉRAL: M. Henri DE MONTFORT.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM. le Chanoine BEAUPIN; BONNARIC, Directeur de l'Ecole Supérieure de Saint-Cloud; BOUTEILLE, Député de l'Oise; Paul CAZIN; Mme CRUSSAIRE, Professeur au Lycée Fénelon; MM. CHABRIÉ-TOMASZEWICZ; DALBIS, Professeur au Collège Stanislas; le Général EON; Philippe D'ESTAILLEUR; le Général LELONG; Emile LANGLADE, Secrétaire général de la *Critique Littéraire*; KERVAREC, Professeur agrégé; le Général MALLETERRE, Gouverneur des Invalides; H. MOYSSET; Alexandre MERLOT, Directeur de la Revue la *Pologne*; Mlle MESPOULET, Professeur agrégée; MM. Robert RÉGNIER, Chef du Secrétariat de l'Institut; Louis RIPAULT; A.-Augustin REY, de la Société d'Economie politique; SAGET, Député du Haut-Rhin; SAINT-YVES; Mme Yvonne SARCEY; M. Paul-Yves SÉBILLOT; Mlle STREICHER, Répétitrice à l'Ecole Normale Supérieure de Sèvres; MM. Fortunat STROWSKI, Professeur à la Sorbonne; SUDRE, Professeur à la Sorbonne; Mlle Lucile VEYRE.

Les AMIS DE LA POLOGNE *se tiennent en rapports étroits et quotidiens avec le* **GROUPE PARLEMENTAIRE** *du même nom ; celui-ci qui comprend 180 députés, a choisi comme président notre président, M. Louis* MARIN.

COMITÉS RÉGIONAUX

RENNES. — *Président :* M. TURGEON, Doyen de la Faculté de Droit; *Secrétaire :* Mlle Hélène KRYZANOWSKA.
LYON. — *Président :* M. SALLÈS ; *Vice-Présidente :* Mme BARRETT-SPALIKOWSKA ; *Secrétaire :* M. Paul BERTHELET.
MARSEILLE. — *Président :* M. DE LARIVIÈRE ; *Secrétaire :* Mme Germaine MAITRE-NIEDUSZYNSKA.
SOISSONS. — *Président :* M. MARQUIGNY; *Secrétaire :* Mlle Jeanne WYSZLAWSKA.
VERSAILLES. — *Pr*t : M. le Général EON; *S*re : M. CINTRACT.
MULHOUSE. — *Pr*t : Me STOULS ; *S*re : Mlle LÉVY.
NANTES. — *Pr*t : M. LINYER ; *S*re : Mme Henri PAVIN.
ALGER. — *Président :* Me Arsène ROZÉE ; *Vice-Présidente :* Mlle CWIK; *Secrétaire :* M. ADDA.
LAVAL. — *Pr*te : Mme EVEN ; *S*re : Mme LASSALLAS.
CAEN. — *Président :* M. Georges WEILL.
CLERMONT. — *Président :* M. DESDEVISES DU DÉSERT.
D'autres Comités sont en formation à Nancy, Rouen, Le Havre, Bayonne, Colmar, Chambéry, etc.
Comité du Quartier-Latin. — *Président :* Me Louis ROTH; *Secrétaire :* Mlle DE LA CHASSAGNE.

GROUPES SCOLAIRES

Il en existe aux *Lycées Carnot, Victor-Hugo, Fénelon, Louis-le-Grand, Hoche, Racine, de Versailles, d'Alger,* au *Collège Chaptal,* aux *Ecoles communales d'Alger,* etc.

CORRESPONDANTS EN POLOGNE

LES AMIS DE LA FRANCE de **Varsovie, Cracovie, Léopol, Lodz, Wilno, Sandomir.**
L'ASSOCIATION FRANCO-POLONAISE de **Poznan.**
LE CERCLE POLONO-FRANÇAIS de **Lublin.**

Les MEMBRES des « Amis de la Pologne » ont droit aux publications éditées par les « Amis de la Pologne ». Ils ont accès aux fêtes, aux conférences et aux bibliothèques de Comités. Ils s'engagent à faire connaître la Pologne autour d'eux, et ils payent une cotisation annuelle fixée à 5 francs pour les membres adhérents, 20 francs pour les membres titulaires et 1 franc pour les écoliers.

L'abonnement au Bulletin est de 5 francs par an.

L'Imprimeur-Gérant : R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil, Paris-7e